

Lire VLB

Pierre-Yves Mocquais

Volume 23, numéro 2 (68), hiver 1998

La censure 1920-1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201373ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201373ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mocquais, P.-Y. (1998). Lire VLB. *Voix et Images*, 23(2), 393–399.
<https://doi.org/10.7202/201373ar>

Lire VLB

Pierre-Yves Mocquais, Université de Régina

Enfin un ouvrage substantiel qui s'attaque à l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu! Ne serait-ce que pour reconnaître le courage dont il a fait preuve, Jacques Pelletier mérite que l'on s'attarde aux 278 pages qui composent *L'écriture mythologique: essai sur l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu*¹.

D'emblée, Jacques Pelletier se donne une mission aux proportions herculéennes. L'œuvre de Beaulieu y

est qualifiée de «la plus importante et la plus significative de la production littéraire contemporaine au Québec, tous genres confondus», d'«œuvre énorme, colossale, comprenant une cinquantaine de titres, écrits en moins de trente ans [...] œuvre immense, complexe, ramifiée, sans doute la plus polyphonique de la production québécoise actuelle» (p. 9). Tel Siegfried ou saint Michel, il affronte l'œuvre-hydre qui se dresse

face à lui, ses multiples et mystérieuses facettes comme autant de têtes monstrueuses. Son entreprise se veut métaphorique de l'œuvre même dont il rend compte, lutte épique donc, face à une écriture qui, pour Pelletier, est tout à la fois un « univers », un parcours de « la damnation au salut », une « saga », une « quête dévorante de l'épique », un « absolu », un « théâtre de tous les excès² ». C'est aussi, on l'apprend bientôt, qu'il veut tenter de remédier à une anomalie, celle d'une écriture qui, pourtant monumentale à plus d'un titre, a été « singulièrement négligée par la critique » (p. 9). La tâche est donc colossale : il s'agit d'apprivoiser une œuvre qui jusque-là semble avoir terrifié la critique, le téméraire universitaire se trouvant haussé, de par la monstruosité du travail envisagé, au rang de héros mythique.

Jacques Pelletier me pardonnera, je l'espère, cette entrée en matière à laquelle j'ai trouvé difficile de résister, car, malgré un sentiment d'agacement dont je n'ai pu me départir tout au cours de ma lecture en raison de certains partis pris, son travail de défrichage, de dévoilement et d'éclaircissement m'a aussi séduit. Et puis, sans doute parce qu'il sait l'énormité de la tâche et est conscient des restrictions de son art³, Pelletier se fixe au bout du compte un objectif modeste, « souhaitant aider le lecteur à s'y retrouver un peu » en lui fournissant un « guide de lecture⁴ ».

Jacques Pelletier le sait peut-être mieux que quiconque, l'œuvre de Beaulieu en appelle à l'excès verbal. Je dirais même qu'il s'agit d'une œuvre au sein de laquelle l'on ne peut s'aventurer qu'avec passion, voire pugnacité. Après tout, il suffit de parcourir *L'écriture mythologique*

pour bien comprendre, si on ne le savait déjà, que lire Beaulieu n'est pas une entreprise de tout repos. L'on ne peut l'aborder cliniquement. C'est une œuvre que l'on embrasse, avec laquelle on se collette, par laquelle on se sent aspiré, que l'on pénètre et de laquelle on ressort épuisé sans pour autant en avoir percé les mystères.

Si je ne craignais d'ajouter aux hyperboles de Pelletier, je dirais que les romans et essais de Victor-Lévy Beaulieu sont à la littérature québécoise (et peut-être au-delà) ce que les films de Federico Fellini sont au cinéma italien (et certainement bien plus) : une débauche d'obsessions, où l'étalage de laideurs monstrueuses et un discours scatologico-sexuel se mêlent à une réflexion ontologique qui, dans la littérature québécoise, ne trouve à mon sens d'écho que dans l'œuvre d'Hubert Aquin. La force principale de l'ouvrage de Pelletier est précisément qu'il ait compris qu'il ne pouvait demeurer à la surface des choses, mais qu'analyser une telle œuvre demandait un engagement total de l'être, qu'il lui fallait absolument intégrer deux expériences de l'œuvre de Beaulieu, l'une universitaire et l'autre intensément personnelle. C'est peut-être là aussi que réside une des faiblesses majeures de l'étude, car si Pelletier fait souvent montre de solides intuitions et signe des chapitres qui ouvrent au lecteur des perspectives éclairantes (tel celui sur « L'intertextualité généralisée », p. 153-179), son analyse connaît parfois certains flottements dus à un manque (voulu) d'ancrage méthodologique ainsi qu'à la difficulté qu'il rencontre à maîtriser ses émotions face au texte de Beaulieu, dont cer-

tains aspects le mettent mal à l'aise. Les deux ne seraient-ils pas liés? Dans l'entreprise qu'il s'est fixée, rien n'est garanti, précisément parce qu'il a eu le courage de s'attaquer à une œuvre qui appelle une lecture qui ne peut être étroitement universitaire, mais doit au contraire en briser les carcans. Mais pour mieux les réinvestir, non les rejeter!

Dans son introduction, Jacques Pelletier énonce quatre «raisons qui [l']inclinent à prétendre [...] que nous sommes en présence d'une création majeure, sans doute la plus complexe et la plus riche de toute la production littéraire contemporaine au Québec» (p. 14):

1. L'œuvre de Beaulieu «privé-ge le Québec "d'en bas" comme principal objet de la représentation. Elle propose une image renversée de cette société en donnant la parole à des marginaux et à des "fous". Elle leur donne vie de l'intérieur à travers la mise en scène de leurs discours incohérents, désarticulés, forme que prennent le plus souvent des récits conçus comme de noires épiphanies» (p. 14-15).

2. L'œuvre de Beaulieu (romans et essais) est un retour constant sur elle-même, sur sa légitimité, sur sa raison d'être, sur le rôle de l'écrivain dans la société; elle met «en jeu une problématique d'écriture complexe qui se nourrit de la réflexion antérieure de prédécesseurs célèbres» (p. 15).

3. L'œuvre, «considérée dans sa totalité, incluant donc les téléromans, se présente comme un grand récit religieux. Sa structure d'ensemble est celle d'une quête, de la recherche d'un sens qui ne peut qu'être sacré» (p. 16).

4. L'œuvre de Beaulieu «aborde sous un jour neuf la question nationale québécoise» (p. 17), posant avec force la question qui parcourt la littérature québécoise de part en part, celle de l'identité et du rôle de l'écrivain dans un «pays équivoque» (p. 17).

Ayant posé ces grands axes, Pelletier semble tout d'abord s'empresser de les oublier, alors que l'on pourrait s'attendre à ce qu'ils constituent l'ossature de l'étude. Au premier abord, l'ouvrage semble donc manquer de rigueur, mais c'est pour mieux nous entraîner dans une sorte d'initiation, à l'entreprise de Beaulieu d'abord, qui va se dérouler devant nous telle qu'elle fut conçue, à Beaulieu ensuite, dont on comprend qu'il devient davantage avec chaque roman ou essai le sujet même de son écriture, à nous-mêmes enfin, face à une écriture qui tour à tour séduit et révolte, mais ne cesse jamais de fasciner. Plutôt que d'imposer une grille de lecture qui, en raison de la complexité de l'œuvre, ne pourrait qu'en occulter la dimension et donc être réductrice, il laisse Beaulieu lui-même, en quelque sorte, guider notre découverte. C'est en nous faisant parcourir cette complexe trame qu'il nous amène à retracer les lignes de force qu'il avait soulignées dans son introduction.

Tous les chapitres sont composés sur le même modèle: une brève introduction qui situe l'œuvre ou l'ensemble d'œuvres abordées, puis une lecture commentée, suivie de parties analytiques, aux passages souvent remarquables par leur perspicacité, où Pelletier souligne et développe les grands vecteurs de l'œuvre. Son analyse ne s'inscrit pas dans le cadre d'approches ou de

méthodologies particulières, mais emprunte avec une certaine désinvolture et une certaine superficialité à toutes celles susceptibles de permettre un éclairage du roman abordé tout en n'en reconnaissant en fait aucune⁵. Chaque chapitre se termine enfin par une mise au point qui a généralement le mérite de modérer les enthousiasmes de l'analyse tout en annonçant la prochaine étape du parcours.

C'est avec sa lecture de «La vraie saga des Beauchemin» que Pelletier donne tout d'abord la mesure de sa compréhension de l'œuvre de Beaulieu. Même si sa propension à l'hyperbole l'amène à comparer quelque peu abusivement selon moi «La saga» aux *Rougon-Macquart* ou à *La comédie humaine* (la comparaison avec *Les Thibault* de Roger Martin du Gard ou la trilogie de Lemelin eût peut-être été plus appropriée !), même s'il ne cache pas son inconfort face aux «imprécations ordurières» (p. 45), certaines remarques, particulièrement dans la synthèse des pages 95-96, valent que l'on s'y attarde. Pour Pelletier, «La saga» existe «plus comme «programme narratif» que comme réalité effective». En d'autres termes, «la «véritable saga» est surtout présente à l'état de mythe, et [...] même de mythe fondateur [...] La «grande tribu» sert donc d'inspiration et de moteur à l'écrivain généralement égotiste, narcissique et mégalo-mane qu'est Beaulieu» (p. 95). C'est là que Jacques Pelletier donne le meilleur de lui-même. Non pas par ses réflexions parfois acerbes à l'égard de Victor-Lévy Beaulieu (ce qui ne manque pas de piquant, surtout après qu'il eut placé l'écrivain et son œuvre sur un piédestal !), mais

parce que son étude connaît ses meilleurs élans lorsqu'il évoque les rapports entre l'écrivain et son écriture. Il interprète ainsi l'impossibilité qu'a Beaulieu de mener à terme cette entreprise qu'est «La saga» :

Conçue comme fable, comme parabole d'une aventure collective dans laquelle elle trouve son sens, cette entreprise acquiert une signification sociale et historique qui en accroît la portée tout en lui imposant de nouvelles exigences. [...] D'où aussi son éternelle relance et son non moins éternel report, son inachèvement, son empêchement, lui-même image d'une Histoire qui n'aboutit pas, interdisant, du même coup, son récit, rendant improbable sa narration, son assumption et sa métamorphose en œuvre flamboyante qui illuminerait tout, mettant fin, de ce fait même, à la nécessité d'écrire puisque tout serait dit une fois pour toutes et qu'il n'y aurait plus qu'à se taire, qu'à vivre simplement dans la tranquillité d'un univers enfin réconcilié et unifié. (p. 95-96)

La même qualité d'analyse se retrouve dans certains passages du cinquième chapitre, ««Les Voyageries» ou l'écriture comme absolu», en particulier les pages 125-133 qui traitent de *Monsieur Melville*. Pelletier a fort bien compris l'évolution de l'œuvre de Beaulieu qui, de «la quête érotique [...] passage nécessaire pour rencontrer le divin» (p. 54), va progressivement, et de plus en plus distinctement, faire place à «une réflexion sur l'écriture et sur la nature et les conditions du discours critique» (p. 125), «une autobiographie se construisant à même les éléments de la vie de celui dont on entend restituer la figure» (p. 128). «*Les Voyageries*, écrit Pelletier, se terminent sur

un pari, sur un ultime acte de foi en la littérature et en son éventuel pouvoir de rédemption» (p. 132); elles «incarnent exemplairement cette "tentation" de concevoir l'écriture comme un geste sacré, comme une ascèse permettant de parvenir à la sainteté et exigeant un engagement total et définitif» (p. 136).

Si justes et si forts que puissent être ces passages, ils dissimulent mal une ambiguïté. Fasciné par l'œuvre de Beaulieu, conscient, je l'ai dit, qu'une lecture sèchement universitaire ne saurait en rendre compte, Pelletier accepte le défi de se laisser posséder par l'œuvre. Mais il résiste et sa lecture s'en ressent. Mimétique, dans une certaine mesure, de l'œuvre qu'il analyse, l'ouvrage de Pelletier oscille entre une lecture «du bas» et une lecture «de tête», alors qu'il eût fallu les intégrer, car les deux discours sont indissociables chez Beaulieu. Face à ce qu'il semble qualifier de dérapages scatologico-sexuels qui embusquent le lecteur non prévenu, Pelletier hésite, semble-t-il, entre la fascination trouble et l'indignation frileuse. Il est voyeur, mais se défend de l'être. On le sent mal à l'aise, il semble vouloir s'éloigner, mais il s'attarde: «Jos se livre à tous les excès avec Marie, écrit-il, s'adonnant à une sexualité perverse, dégénérant même en gestes répugnants, manifestant une débilitante régression au stade anal.» (p. 66) Il s'attarde, mais sans pour autant exploiter la veine à fond. Non content de faire part de son dégoût en des termes subjectifs, Pelletier prend le lecteur à témoin, décrivant par exemple le viol d'Una comme «une scène répugnante qui ne peut que provoquer un effet d'écoeure-

ment chez les lecteurs le moindre-ment sensibles.» (p. 114) C'est à ces instants que son analyse connaît des flottements, alors qu'elle eût pu éclairer l'œuvre en traitant de sa réception. Que ne s'est-il livré ici à une réflexion sur le rapport du lecteur au voyeur, et de celui-ci, désormais monstre double, à l'œuvre? L'œuvre, qui connaît un certain succès de librairie, n'a-t-elle pas été négligée par la critique précisément parce qu'elle dérange? Et si elle dérange tout en exerçant une troublante fascination, n'est-ce pas parce qu'elle oscille constamment entre le bas et le haut, entre la scatologie et l'ontologie, qu'elle confronte le lecteur québécois à ses pires obsessions, l'alliance (ou la lutte) entre le sexe et le goupillon? Après tout, ne sommes-nous pas tous un jour ou l'autre tentés d'être des clients de Jodoin? La «faute» de l'œuvre de Beaulieu face à la critique et face à l'académie ne tient-elle pas précisément à ce qu'elle affiche sa filiation rabelaisienne dans une société encore dominée par les tabous ancestraux que lui a légués l'Église? Qu'en aurait dit André Belleau qui nous a quittés prématurément, dont la voix résonne encore, si présente, et dont la pensée nous fait si cruellement défaut?

Au fond, là où l'analyse de Jacques Pelletier semble trouver le ton juste, c'est lorsqu'il laisse la parole à Pelletier le commentateur de la littérature et de la culture québécoise. Dans la sixième partie de son étude, Pelletier nous signale fort justement que l'écriture de Beaulieu opère avec *L'héritage* un retour sur elle-même dont l'ampleur ne cessera de s'accroître. *L'héritage* y est présenté comme un «roman circulaire» (p. 150) dans le

cadre duquel se retrouvent les grandes tendances de l'œuvre soulignées dès l'introduction : « [...] roman familial centré sur des querelles d'héritage, elles-mêmes surdéterminées par un interdit suprême, celui de l'inceste »; « roman religieux »; « roman qui relance et problématise d'une manière nouvelle la question nationale » (p. 150); « méditation sur l'écriture » (p. 151). Le chapitre suivant, « L'inter-textualité généralisée », même s'il est insuffisamment étayé méthodologiquement, réussit cependant à être satisfaisant en ce qu'il souligne l'ancrage de l'œuvre de Beaulieu au sein d'une tradition littéraire qui transcende les limites étroites du Québec⁶. Là, comme par de nombreux autres aspects, l'œuvre de Beaulieu convoque celle d'Hubert Aquin. La tentation est grande de s'attarder sur ce point, mais ce serait par pure complaisance. L'on peut toutefois regretter qu'en dehors de renvois ponctuels qu'il ne développe pas, Pelletier n'ait pas jugé bon de tracer les liens qui unissent l'entreprise de Beaulieu à celle de Ducharme ou d'Aquin⁷, alors qu'il consacre tout un chapitre (« De l'autre à soi : hagiographie et autopoïrtrait » p. 221-253), fort justifié et fort intelligent par ailleurs, à la filiation de l'écriture de Beaulieu avec celles de Hugo et de Ferron.

L'écriture mythologique : essai sur l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu comble incontestablement une lacune dans le domaine de la critique sur l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu. Le travail de Jacques Pelletier témoigne de sa longue expérience universitaire et de sa familiarité avec une œuvre qu'il côtoie depuis de nombreuses années et une culture littéraire québécoise sur laquelle il s'est

beaucoup penché et a beaucoup écrit. Incontestablement, son étude de l'œuvre de Beaulieu est informée par cette longue pratique. Non seulement elle ne présente pas de lacunes majeures, mais elle comporte des passages bien enlevés. C'est en somme un travail intelligent. Et pourtant, l'on aurait apprécié une plus grande précision, un apport méthodologique qui aurait permis que certaines des intuitions fort exactes de Jacques Pelletier soient poussées juste un peu plus loin. J'ai apprécié *L'écriture mythologique*, mais autant l'avouer, tout au long de ma lecture, j'ai ressenti un certain agacement face à une sorte de parti pris anti-méthodologique qui, de manière regrettable, finit par limiter la portée de l'étude.

1. Jacques Pelletier, *L'écriture mythologique : essai sur l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1996, 278 p.
2. Ce sont des titres ou des sous-titres des chapitres de l'ouvrage de Pelletier.
3. Là est la clé, car la lecture de Pelletier est justement et uniquement cela, sa lecture, ce qui implique tout à la fois certaines qualités incontestables et une faiblesse non négligeable.
4. À la fin de sa préface, « L'homme-écriture », Pelletier écrit : « Pour en finir avec cette introduction, on me permettra un dernier mot sur la nature de ma propre entreprise. Je l'ai conçue et écrite comme une sorte de guide de lecture de cette œuvre foisonnante, proliférante et par certains aspects monstrueuse, charriant dans son cours, comme un fleuve impétueux, souvent le meilleur, parfois le pire. Je la traite dans sa totalité [...] J'essaie d'introduire un certain ordre dans le désordre, de la clarté dans l'obscurité, de la transparence dans l'opacité, souhaitant aider le lecteur à s'y retrouver un peu. » (p. 18)
5. La bibliographie de *L'écriture mythologique* est remarquable davantage par ce qui n'y figure pas que ce que l'on peut y trouver. Il est évident que Pelletier refuse d'être associé à une quelconque chapelle

ou méthodologie et qu'il entend nous livrer *sa* lecture. Outre Hermann Broch auquel il fait plusieurs fois référence, il ne cite guère que Georg Lukács, et encore du bout des lèvres! C'est sa longue expérience de la littérature québécoise qui lui sert en quelque sorte de méthodologie.

6. Il est évident à mon sens que cette partie de l'étude de Pelletier aurait dû convo-

quer, tout à son avantage, les travaux d'un Genette ou d'un Riffaterre. Non seulement Pelletier choisit-il de ne s'inspirer d'aucune théorie sur l'intertextualité, mais encore se permet-il une « observation » qui surprend sur l'apport « nettement circonscrit » (p. 178) des études en ce domaine.

7. Ainsi, à la page 221, où Aquin est présenté comme « frère aîné en écriture ».